

De la poésie et rien d'autre ou Pourquoi écris-je des livres de poésie ?

« On se demande pourquoi [les fourmis] sont si motivées
mais un neurone de la récompense copilote leurs troncs »¹

Bien sûr, qu'écrire – le simple fait d'y penser met tout mon être en branle² - m'excite, me procure énergie et plaisir, que dopamine et endorphines sont produites au cours de cette activité, mais pour me récompenser de quoi ? D'œuvrer pour le bien commun, pour la société qui ne me le rendra pas, qui continuera de nier mon existence ? C'est une récompense dans le vide, et je la prends comme telle. Pour autant je ne peux pas dire que j'écrive pour écrire, je cherche à comprendre et tourne / retourne entre mes mains dans ma tête ce petit morceau de lard qu'est ma vie – la vie. Alors quoi ?

Pour augmenter mes chances de survie ? Cela est valable surtout pour la petite enfance que la joie transporte nécessairement qui la pousse vers l'avenir, quant à moi... je peux me sentir comme elle.

Avec la poésie rien de collectif et de transigeant. C'est tout le contraire. La poésie ne transige qu'avec elle-même, elle est sans concession, et puisqu' il n'y aura rien à attendre question gloire... Elle n'en a rien à foutre de la société, elle fulgure, c'est sa nature, son rapport au temps affole, elle fait feu de tout bois, rien ne la dégoûte, tout l'intéresse, elle n'est pas aisément manipulable et ne se laisse voir que par éclair.

Elle ou moi, qui de nous deux a choisi l'autre ? Aucune autre forme ne m'aurait convenu étant ce que je suis : baroque avec une tendance à la destruction / reconstruction, c'est

1 In *Juin sur avril*, Elke de Rijcke, p. 49, Lanskine 2021.

2 « des tas de lucioles le long des cuisses et sur les flancs (sensation frissonnante) ; c'est dans mon cul, le désir d'écrire se matérialise dans mon cul, me touche aux intestins parce qu'avec monte une excitante anxiété. sur le point au bord. cette variété des sensations, cette richesse, supérieure à l'issue, je m'oblige à la jouir jusqu'à la limite». In *Le roman de diane*, p. 15, Rehauts, 2013.

à dire toujours en train de créer, toujours en mouvement, imparfaite, vivante et sur le point de verser dans l'abîme. L'un des types de *poésie*, Chtonos³ en personne !

Vanitas vanitatis... Je perpétue quelque chose de moi, je suis mon propre fruit quoi qu'aussi le fruit de mes lectures, lire est indissociable d'écrire, et me fixe dans le temps, mais je me transcende et me différencie et mon existence devient unique. Je cherche l'amour de l'autre, je cherche le retour d'amour, le regard et la distinction qui me sauvera de la fosse commune (pour moi-même car je n'oublie pas que la société m'a niée), et c'est pour me rassurer et me réassurer. Car l'inquiétude domine ma vie, celle du changement et de la perte. L'angoisse de la vie n'est pas mon angoisse, j'aime exister, j'existe et je jouis de l'expérience que je peux vivre en même temps que je l'analyse et la comprends. La poésie réussit cette prouesse de vivre et de détruire (analyser) simultanément. Car la poésie est protéiforme, elle est faite de la même matière étrange et familière et plastique que le monde autour qu'elle décrit, chante et incante – ce qui est paradoxal dans mon cas puisque tout changement est source d'inquiétude. Mais voyez-vous, la poésie est langage premier, incantation et chant, elle narre et elle *méta*-narre, elle part en exploration, elle est comme les yeux à facettes de la squille ou mante de mer dont les yeux sont les plus extraordinaires de la création. Avec ça elle peut surprendre le moindre mouvement et se le rapporter pour en faire quelque chose. Elle est munie des mêmes pattes ravisseuses qu'elle détend de façon brutale et imprévisible. La poésie *rapporte*.

Elle mobilise pour appréhender la complexité du monde toutes les ressources de la langue *plus-qu'outil*, affranchie du code qu'elle a assimilé, elle est la grande pétrisseuse, la grande faiseuse, et je ne subis plus de plein fouet le changement, non, je l'initie avec elle, bien qu'en état de métamorphose permanente, bien qu'à mon tour pétrie par la langue et tributaire, dans un retournement qui m'échappe et m'apaise.

Alors, oui, j'écris des livres de poésie et tout ce que je tente depuis dans la prose ou ailleurs est poésie – exploration excitante et anxieuse. L'ensemble de mes livres composera à la fin une vision singulière, un essai de compréhension intime de ce qu'aura été exister.

Ainsi je pourrai me dire que si peu parviens à réaliser leur destin, j'y serai parvenue. La pensée des poètes a de quoi éclairer le monde.

Sophie Loizeau

Juin 2022

3 Selon la Cosmogonie du philosophe Archémanès, l'un des maîtres de Pythagore, deux proto-êtres s'affrontent sans fin, Chtonos (la création sous toutes ses formes), et Chaos qui est là pour la dévorer. Chronos tempère leur ardeur et ménage une sorte d'oeil du cyclone temporel habitable au milieu de leur affrontement.

